

Maximilien Petit – [00:00:41] : Caroline, tu es professeure d'histoire contemporaine et directrice adjointe au sein du laboratoire CHCSC, Centre d'histoire culturelle des sociétés contemporaines. On peut également mentionner le fait que tu as fondé en 2015, en collaboration, le réseau d'histoire culturelle METIS, qui associe des unités de recherche en France, en Italie, en Suisse, sur toutes les questions d'histoire culturelle. Tu es impliquée également dans des coordinations d'école d'été à l'internationale, et tu es la coordinatrice française d'un programme trilatéral financé notamment par la Villa Vigoni et qui porte sur l'histoire des écoles de cinéma au XXe siècle. Tu es une historienne spécialiste de l'histoire de l'Allemagne, de l'Europe, et tu travailles entre autres sur les circulations culturelles et politiques transnationales, l'histoire du cinéma par le biais des festivals et des écoles, et enfin l'histoire des mobilisations de solidarité internationale. Caroline, bonjour et merci beaucoup. Karine, tu es bibliothécaire au sein de la DBIST, la direction des bibliothèques et de l'information scientifique et technique de l'UVSQ, l'Université de Versailles – Saint-Quentin-en-Yvelines. Tu travailles notamment au sein du Pôle des services à la recherche. Tu as de nombreuses casquettes dans les bibliothèques. Tu es à la fois responsable d'une BU d'IUT, l'IUT de Rambouillet. Tu te charges également de la veille sur les activités de recherche et tu viens en aide aux chercheurs, porteurs de projet. J'ai notamment eu le plaisir de travailler avec toi sur pas mal de dossiers depuis plusieurs années, que ce soit des formations doctorales ou bien encore de l'appui sur l'élaboration des fameux PGD, des plans de gestion de données. Karine, bonjour et merci beaucoup.

Maximilien Petit – [00:02:08] : Donc la première question, histoire de bien situer votre positionnement par rapport à toutes ces questions de sciences ouvertes, de données de la recherche, de cycle de vie des données, etc. Qu'est-ce que ça vous inspire concrètement ? Est-ce que c'est des sujets sur lesquels vous êtes familières ?

Karine Pellerin – [00:02:27] : Pour ma part, je contribue à la science ouverte. Actuellement, c'est une facette de mon métier. Je contribue à la science ouverte, cela signifie que je contribue à l'ouverture des publications, à l'ouverture des données. C'est-à-dire que je cherche à les rendre accessibles à tout un chacun. Et également, je veille à ce qu'il n'y ait pas de barrière financière par rapport à cet accès. Ce sont des questions importantes. L'objectif, c'est que tout un chacun accède à ses résultats de la recherche. Cela permettra à tous pourquoi pas d'utiliser cette documentation pour pouvoir également remonter des projets ou avancer dans la science.

Caroline Moine – [00:03:20] : Pour moi, je me définirais un peu comme une grande débutante sur ces questions avec une position ambiguë, parce que comme enseignante, comme chercheuse depuis déjà de nombreuses années, j'ai été amenée à produire des données, à devoir les collecter, etc. Mais très longtemps, je l'ai fait sans en être vraiment consciente. Et surtout dans cette partie un peu plus

institutionnalisée de ces pratiques. Ce n'est que récemment que j'ai été amenée à réfléchir davantage sur les enjeux liés à cette production de données, à cette idée de valoriser, de science ouverte, etc. Tout cela s'est fait au fil de réunions ou bien aussi un peu forcée par des projets lorsqu'on dépose des projets et où l'institution nous oblige à se poser des questions que l'on ne se posait pas vraiment consciemment. Et surtout pas obligatoirement de manière collective et de manière systématique.

Maximilien Petit – [00:04:27] : D'accord. C'est intéressant. Est-ce que cela veut dire que cette institutionnalisation sur ces questions ont modifié, tu disais tout à l'heure, que tu le faisais sans en avoir conscience ? Et est-ce que cela a réellement modifié ta pratique ?

Caroline Moine – [00:04:42] : Oui. On pourra peut-être y revenir à partir d'exemples très concrets, mais c'est vrai que je me pose peut-être des questions, justement, de la manière de collecter des sources, etc. au fil d'un projet de recherche autrement et beaucoup plus en amont, en fait, que ce que je le faisais avant. Et c'est surtout, en fait, la partie science ouverte qui, là, prend une dimension beaucoup plus grande désormais dans mes recherches, mais pas uniquement. Et puis aussi pour la partie enseignement, parce que les étudiants et étudiantes arrivent aussi avec d'autres pratiques, peut-être, et d'autres attentes que ceux que j'ai pu avoir il y a quelques années. Et donc, c'est aussi dans cette interaction que de nouvelles questions se posent et que moi, encore une fois, comme enseignante et chercheuse, je suis amenée à être un petit peu plus formée et être plus réactive face à cela.

Maximilien Petit – [00:05:34] : D'accord. Bon, tu vois, Karine, les bibliothécaires ont peut-être raison de forcer les enseignants-chercheurs à repenser ces questions ou à réfléchir peut-être plus en amont ?

Karine Pellerin – [00:05:44] : Oui, tout à fait. Mais je suis en train de repenser au mot valorisation, en fait, que Caroline employait. Valorisation des matériaux, valorisation des résultats de la recherche. Et c'est sous cet angle-là, je pense qu'il faut vraiment amener au-delà et effectivement de contraintes qui ont été données aux chercheurs vers les appels à projets, notamment, où effectivement à la DBIST, on intervient régulièrement et on a collaboré ensemble justement avec Caroline donc dans ce genre d'activités.

Augusto Britto – [00:06:14] : Alors moi, je voudrais évoquer la question de la définition des données pour donner une base pour notre discussion. La définition la plus connue est certainement celle de l'OCDE qui dit le suivant : « Les données de la recherche sont définies comme des enregistrements factuels, chiffres, textes, images et sons, qui sont utilisés comme source principale pour la recherche scientifique et sont généralement reconnues par la communauté scientifique comme nécessaires pour valider des résultats de recherche. Alors est-ce que cette définition, elle représente

bien à vos yeux les problématiques que vous rencontrez sur vos terrains de recherche ? Est-ce qu'elle coïncide avec vos méthodes de travail ? Est-ce que vous pensez que cette définition est pertinente dans votre discipline ? Ou percevez-vous au contraire un décalage entre cette définition et la recherche en sciences humaines et sociales ?

Karine Pellerin - [00:07:18] : Alors pour moi, si on prend l'angle du bibliothécaire, donc c'est une définition qui correspond, qui est assez généraliste et qui est assez claire. Donc en termes de définition, en revanche, concrètement parlant, quand on échange avec les chercheurs sur la partie « donnée », on s'aperçoit que les données sont beaucoup plus complexes que ça, plus techniques. Donc je pense pour nous, en tant que bibliothécaire, même quand on entend parler de codes informatiques, d'algorithmes, de séquences génomiques et j'en passe, ou encore des images, on va dire, satellitaires, volumineuses, effectivement quand on voit cette définition, on se sent un peu en décrochage. C'est peut-être ça qui nous manquerait à nous, c'est de concrètement s'intéresser aux données, voir à quoi elles ressemblent, peut-être se former par rapport à ça un peu plus. Du coup la définition en elle-même, elle ne reflète pas forcément la matière avec laquelle on travaille.

Caroline Moine - [00:08:25] : Pour moi, comme chercheuse et historienne, c'est vrai qu'à travers cette définition, je retrouve beaucoup celle des sources à partir desquelles on travaille. Mais ce qui est intéressant évidemment, c'est d'interroger sous ce terme de données et puis avec les enjeux qui nous intéressent ici, donc de collecte, valorisation, etc. c'est d'aller au-delà justement juste de ce terme de source. Concrètement, moi quand j'ai commencé à travailler, à faire de la recherche, c'est dans les années 1990, et j'ai réalisé des entretiens. Ces entretiens, ils sont maintenant sur des vieilles cassettes audio entreposées dans des boîtes de chaussures. Et c'est vrai que désormais, je pense qu'un chercheur ou une chercheuse aurait peut-être d'autres réflexes que de garder pour soi ces données qui sont produites. Parce qu'aussi à travers cette question des données, c'est la distinction entre nous chercheurs, ce qu'on utilise comme archives ou sources déjà présentes, et celles que l'on produit au fur et à mesure de notre travail de chercheuse et de chercheur. Et c'est vrai ce passage entre le fait de garder pour soi ces données et le moment où on pourrait les mettre à disposition de collègues, ou d'étudiants, etc. C'est une démarche que je n'ai pas eu à l'époque. Encore une fois, les institutions ou ce que nous proposent nos institutions m'invitent davantage à mettre à disposition et à ne pas garder par-devers moi. Donc c'est intéressant parce que je pense qu'on est plus conscient encore une fois de la part de production quand on fait un travail de recherche, de production de données, que ce soit écrites, audiovisuelle, etc., dans toute cette diversité de types, de genres, de supports, de nature. Et voilà. Et donc là aussi, je crois que cela entraîne de nouvelles pratiques et un nouveau regard sur notre propre démarche d'historienne, d'historien.

Augusto Britto - [00:10:31] : C'est très intéressant. Tu penses

qu'il y a une opportunité là-dedans ? Il y a un potentiel pour cette ouverture de données ou c'est une chose plutôt imposée par les institutions qu'on doit faire à ton avis ?

Caroline Moine - [00:10:48] : Je pense qu'il faudrait prendre ça plutôt comme une opportunité mais que chacune et chacun puisse évidemment décider de jouer ce jeu, d'une ouverture, de mise à disposition, que ce soit pas obligatoirement systématique. Parce qu'après, c'est aussi l'enjeu de la quantité d'informations qui seraient mises à disposition. Et donc je pense que c'est assez difficile mais aussi surtout pour... Si on reprend l'exemple des entretiens, on ne réalise pas les entretiens de la même manière si on sait qu'ils vont être ensuite mis à disposition d'autres chercheurs et qu'ils vont être vraiment « science ouverte » ou bien si on sait qu'on va les utiliser juste nous-mêmes et ensuite les détruire ou bien en garder que la substantifique moelle. Et c'est là qu'on voit vraiment les implications. C'est pour ça que je... C'est à la fois une contrainte si c'est imposé par les institutions et en même temps il faut prendre ça plutôt comme l'occasion de réfléchir encore une fois sur nos méthodes et il faut faire attention à ce qu'on ne soit pas complètement dépassé par une quantité de données qui ne seront pas obligatoirement de qualité. D'où le travail d'y réfléchir vraiment en amont.

Maximilien Petit - [00:12:10] : Parce que là c'est cette question de la qualité, en tout cas là, cette définition-là qui est à la fois très pratique, très institutionnelle, cette définition qu'on retrouve partout, on la met dans tous nos supports, dans toutes nos formations, etc. Cette définition-là elle interroge la validation des résultats de la recherche. Moi je me suis toujours senti un petit peu en décalage par rapport à ces définitions parce que là on a le sentiment que ce qui importe... Alors peut-être Caroline que tu seras d'accord avec ça, on a l'impression que ce qui importe c'est uniquement les données qui vont permettre de valider derrière les résultats. C'est-à-dire que tout le reste, tout ce qui a été travaillé qui va pas forcément aller valider une question de recherche n'aurait pas strictement de l'intérêt. En tout cas ça reste une définition qu'on donne effectivement largement. Il y en a d'autres, je pense à celle de l'UNESCO, bon je l'ai pas en tête, mais qui est beaucoup plus large en termes d'acceptation.

Augusto Britto - [00:13:00] : Alors pour passer à un autre sujet, j'aimerais bien évoquer l'idée de l'interdisciplinarité. Il est clair aujourd'hui que la recherche nous incite ou nous pousse à l'interdisciplinarité. Dans le cadre de vos projets, de vos collaborations, de vos accompagnements, est-ce qu'il y a un moment précis où cette interdisciplinarité a été motrice pour renouveler vos propres méthodes ?

Caroline Moine - [00:13:29] : Alors l'interdisciplinarité en effet est assez omniprésente, tout particulièrement dans les travaux qui sont menés au Centre d'histoire culturelle des sociétés contemporaines, à la fois à l'échelle du laboratoire et puis des recherches des différents membres du laboratoire, du centre. Si je

réponds à partir de mon expérience là où on va retrouver justement le fait, par exemple, je suis historienne, mais en travaillant sur des sources assez variées, donc j'ai évoqué déjà l'histoire orale, les entretiens, mais aussi des sources audiovisuelles, des films, fictions, documentaires, etc. Je suis presque obligée un peu d'aller voir d'autres disciplines pour bien comprendre comment analyser et extraire tout ce qui peut être intéressant dans ce type de sources et de données. Et donc m'habituer par exemple sur les sources audiovisuelles, de plus en plus à découvrir et à m'approprier des outils qui permettent d'analyser ces sources audiovisuelles par exemple. Donc ma pratique doit s'adapter, elle le fait très lentement, mais je suis consciente de l'apport des sociologues ou même des littéraires pour ce qui est d'être plus sensible au discours. On n'analyse pas un discours de la même manière quand on est historienne, quand on est spécialiste de littérature, etc. Et pour cela, il y a des outils qui existent que je ne maîtrise pas obligatoirement, mais je suis sûre que ça enrichirait ma capacité justement d'analyser des entretiens ou même des textes imprimés, etc. Parce que par exemple, j'ai travaillé sur le parcours d'un pasteur qui a été ensuite secrétaire général Amnesty International en Allemagne de l'Ouest dans les années 70 et concrètement 80. Moi ce qui était intéressant c'est de voir le type de discours qu'il pouvait avoir en faisant ses sermons et puis ensuite quand il écrivait des textes au nom Amnesty International et analyser plus finement cette prise de parole, le langage, etc. Il y a sans doute des outils utilisés dans d'autres disciplines qui me permettraient de renouveler mon regard et de l'enrichir sur cette question.

Maximilien Petit - [00:15:59] : L'interdisciplinarité. Certes en tant que bibliothécaire, l'interdisciplinarité... mais en tout cas en tant que bibliothécaire, on travaille quand même beaucoup avec des gens qui ont des pratiques, des métiers différents, avec des chercheurs qui ont des méthodes différentes. C'est difficile tout ça.

Karine Pellerin - [00:16:16] : C'est ce que j'allais dire. Pour moi l'interdisciplinarité, ça me fait penser à la collaboration justement entre les chercheurs, entre les différents laboratoires, les unités et ça me fait penser du coup à la collaboration internationale, aux consortiums qui sont montés en vue d'un projet. Et du coup pour nous, en tant que bibliothécaire, ça nous complique un peu la tâche puisque chaque pays a une stratégie ou chaque institution a une stratégie de sauvegarde de la donnée, du partage de la donnée et nous on doit concilier avec tout ça et respecter tout ça. Donc souvent on indique peut-être pays par pays, donc les politiques de conservation, d'archivage, de partage et ainsi de suite. En fait, en soit, que ça apparaisse bien par entités. Et donc du coup c'est un peu plus complexe et pour nous c'est plus difficile de se positionner ou même de donner des conseils également.

Maximilien Petit - [00:17:34] : Mais est-ce que c'est à nous ? Enfin je m'inclus dans le « nous » hein, je ne suis pas bibliothécaire, je suis documentaliste mais tu vois l'interdisciplinarité là aussi. Est-ce que c'est à nous de se

positionner réellement tout le temps, en permanence, sur ces questions ? Est-ce que parfois on n'en fait pas trop ? Est-ce qu'on ne pourrait pas parfois orienter plus vers d'autres gens qui pourraient peut-être légitimement intervenir ou non ?

Karine Pellerin - [00:17:54] : Alors moi je pense que parfois on en fait trop en tant que bibliothécaire, je suis tout à fait d'accord avec toi. Justement ça, on pourra aborder aussi la question de la légitimité quand on travaille sur des résultats de recherche avec des chercheurs, notre positionnement mais je suis d'accord avec toi sur ta question. Je pense qu'on peut faire intervenir d'autres personnes beaucoup plus compétentes, il y a aussi des services. Donc pour les services qui travaillent notamment sur les projets internationaux. Donc eux en fait ils ont aussi du personnel peut-être formé ou, comment dire, qui ont des contacts à l'échelle européenne, à l'échelle mondiale pour pouvoir orienter sur ces questions et sur lesquelles on n'est pas forcément en contact, on peut pas s'appuyer, on n'a pas aussi tout simplement... enfin c'est pas notre formation initiale non plus.

Maximilien Petit - [00:18:52] : parce que toutes ces questions de données, de science ouverte, on a besoin d'un panel, d'un panel extrêmement large de métiers. On a besoin de gens qui sont juristes, on a besoin de gens qui sont informaticiens, on a besoin de chercheurs, on a besoin de bibliothécaires, on a besoin d'archivistes. Parfois les ressources manquent ou alors elles sont là mais c'est difficile d'aller les chercher.

Karine Pellerin - [00:19:11] : tout à fait c'est pour ça que pour un bibliothécaire je trouve que c'est pas toujours facile de se positionner. Moi j'y travaille au quotidien, ça fait des années et parfois je me dis « est-ce que je suis vraiment légitime ? », je me dis voilà j'oriente sur les mêmes questions mais en même temps je fais mon travail de bibliothécaire. J'oriente, je donne l'information, je montre les ressources, j'indique les services, les services aux chercheurs. Je pense à DMP OPIDOR par exemple, Recherche Data Gouv, et bien d'autres bien sûr et du coup c'est là où je reviens vers mon métier initial mais effectivement parfois j'ai l'impression d'en sortir et surtout quand j'explique mon métier à des personnes extérieures je vois bien que c'est compliqué, ils ont du mal à comprendre. Mais par contre quand je dis que je suis bibliothécaire...

Maximilien Petit - [00:20:00] : Ah ben tu ranges des livres, c'est ça..

Karine Pellerin - [00:20:02] : J'ai aucune question derrière parce qu'en fait les gens ils me visualisent déjà derrière la banque d'accueil.

Augusto Britto - [00:20:09] : Et alors dans la lignée de la collaboration on peut aussi parler de plurilinguisme, comment on peut aborder le plurilinguisme dans le travail, dans la collaboration, dans les projets. Et plus spécifiquement Caroline, je

sais que tu as une expérience en Allemagne, est-ce qu'il y a une différence par rapport aux initiatives en France et en Allemagne en ce domaine ?

Caroline Moine - [00:20:39] : La question du plurilinguisme est un vrai défi lorsqu'on fait de la recherche surtout sur des terrains qui ne sont pas que francophones. Je parle du point de vue d'une l'historienne française. Donc c'est un défi à deux niveaux puisque ça veut dire qu'on va travailler sur des sources et des données qui ne sont pas dans sa langue donc c'est aussi au moment de la collecte et de la mise à disposition, est-ce qu'il y a un travail de traduction nécessaire, etc. Donc ça c'est un aspect de ce plurilinguisme et puis l'autre aspect c'est évidemment le moment de la collaboration avec des collègues qui parlent une autre langue. Moi je suis plutôt favorable à ce que l'anglais ne domine pas tout, l'idéal c'est évidemment quand chacun peut parler sa langue et une compréhension à peu près passive de l'autre langue pour qu'il y ait un terrain possible d'échange. L'Allemagne que je connais bien c'est un cas un peu particulier parce qu'on le sait les Allemands parlent quand même pas mal anglais par rapport à nous et ça se traduit aussi un peu par en fait je trouve un peu un appauvrissement presque parce que... bon il se trouve que j'ai été dans un centre de recherche en Allemagne à Berlin, l'institut Max Planck où il y avait des chercheuses et chercheurs de différentes nationalités. Beaucoup parlaient français mais la langue de travail était l'anglais mais quand je dis la langue de travail c'est pas simplement quand on se rencontre dans un couloir, quand on discute à une réunion. Mais ça veut dire qu'on ne lisait que des articles en anglais y compris des articles d'auteurs français qui auraient pu être lu par la majorité du groupe mais on lisait la traduction en anglais et pour moi c'est quand même un peu absurde de se retrouver dans cette situation. Et donc il faut relever le défi du plurilinguisme, donc trouver un terrain d'entente et en même temps faire en sorte que l'anglais ne soit pas la seule langue et encore une fois surtout pour ce qu'on lit, la production de nos travaux et c'est vrai que c'est un enjeu aussi de la traduction, nous, on publie beaucoup en français pour des questions de financement parce qu'on n'a pas obligation de financement pour les traductions et voilà donc ça c'est une question et puis on le sait aussi cette question du plurilinguisme, une question de traduction mais pas simplement littérale mais c'est aussi différentes cultures scientifiques, pratiques et donc voilà. Comment se rencontrer, comment échanger et dialoguer aussi de ce point de vue des méthodes. Et c'est vrai que c'est un défi qu'il faut relever, il n'y a pas de solution idéale mais je pense justement qu'il faut toujours trouver des solutions, plusieurs solutions, et ne pas tout de suite retomber sur l'anglais par exemple. Un peu de chauvinisme...

Karine Pellerin - [00:23:34] : alors moi je partage tout à fait ton avis Caroline sache le et c'est vrai que de plus en plus cette question, cet aspect-là apparaît dans la science ouverte justement où il est dit qu'effectivement tout est en anglais, on communique en anglais, et effectivement du coup est-ce que ça va vers une ouverture ? Pas certain, parce que du coup certaines personnes qui

ne parlent pas anglais n'auront pas forcément accès du coup à cette littérature et donc je sais que ça fait partie des nouveaux défis en fait de la science ouverte et personnellement moi je partage entièrement tout ce que tu as dit.

Augusto Britto - [00:24:16] : ici je peux évoquer un exemple qui est un peu parallèle à cette question ? Nous sommes par exemple à Paris-Saclay, une université internationale et je finis mon master ici à Paris-Saclay. Je vais avoir un diplôme et mon diplôme va être seulement en français. Ils ne vont pas me donner un diplôme en anglais par exemple donc si je sors de la France il va falloir que moi-même je traduise mon diplôme ce qui est un peu dommage car quand je suis venu en France j'ai étudié au Portugal, ils m'ont donné un diplôme anglais et c'est avec ces diplômes que j'ai pu entrer dans l'université française donc qu'est-ce que cela représente pour vous ?

Caroline Moine - [00:25:03] : ça c'est évidemment l'autre versant de cette question. C'est, voilà, le français qui peut inversement dominer à force de s'opposer à l'anglais, il n'y a plus que le français qui existe. C'est un vrai problème. En fait déjà c'est une étape que la question se pose en France quand on s'interroge sur ces questions-là je pense que c'est déjà un point important. Voilà il faut trouver un juste milieu et comme on le sait c'est toujours difficile.

Maximilien Petit - [00:25:32] : et c'est vrai que sur ces questions de traduction c'était un axe majeur du plan national de la science ouverte, le numéro 2 du moins, on attend le prochain parce que celui-ci termine fin 2024 mais j'ai le sentiment que là ils ne financeront plus les traductions mais les recherches sur l'IA qui pourront permettre de se passer de traducteur. Ce qui est peut-être un petit peu ironique, on verra bien.

Caroline Moine - [00:25:54] : alors là c'est sur la question de... il y a traduction et traduction, l'enjeu de l'IA, mais le vrai, le plurilinguisme dans toute sa richesse demande justement beaucoup d'expertise, beaucoup de temps et beaucoup d'argent. Et au laboratoire, le centre d'histoire culturelle, on a par exemple un très beau projet, Transatlantic Cultures, qui est cette plateforme dirigée, coordonnée par Anaïs Fléchet au laboratoire et qui en fait relève le défi d'être un projet entre la France le Brésil, les États-Unis et les notices sont dans différentes langues et ça c'est évidemment la réussite puisque c'est des chercheurs qui apportent chacun encore une fois leur culture scientifique et qui peuvent être lus comme tu le disais par aussi des non-anglophones, etc. Donc là on a une vraie richesse mais tout cela demande beaucoup d'énergie, une équipe qui soit performante et puis voilà des financements renouvelés sans cesse.

Maximilien Petit - [00:27:05] : et du point de vue d'un documentaliste qui bidouille, qui n'est pas informaticien mais qui bidouille plutôt en informatique documentaire, moi quand on parle de plurilinguisme et de base de données je me dis « ouf, compliqué »



parce qu'il y a des contraintes techniques qui sont très très difficiles à prendre en compte. Ne serait-ce que la question des accents, la question des caractères spéciaux, la question du traitement des métadonnées en plusieurs langues, c'est un casse-tête sans nom.

Caroline Moine - [00:27:31] : oui, par exemple la Revue d'histoire culturelle qui est relativement récente, elle est en ligne, entièrement en ligne, elle peut être en français, en anglais mais rien que cela c'est un vrai défi : les notes de bas de page, les consignes ne sont pas les mêmes, les pratiques d'écriture ne sont pas les mêmes. Donc c'est vrai que cela soulève pas mal de questions mais bon qui ne tente rien n'a rien.

Maximilien Petit - [00:28:00] : les guillemets français, la capitalisation des majuscules dans les références anglo-saxonnes, oui, c'est plus le métier de l'éditeur mais je pense que lui aussi il se casse la tête. Comment travaille-t-on au quotidien en tant que chercheuse, en tant que bibliothécaire avec celles et ceux qui, dans les archives, dans les musées, dans les bibliothèques traitent aussi avec les matériaux de la recherche ? Je pense à tous ces acteurs du patrimoine, de la culture qui ont aussi leurs propres normes, leurs propres pratiques, leurs propres standards. Est-ce qu'on peut vraiment trouver un point de convergence entre tout ça ?

Caroline Moine - [00:28:38] : alors cette question est au cœur en fait d'un projet européen Marie Curie Staff Exchanges qui est un programme qui s'intitule Activate et qui va être porté par le laboratoire et qui justement pose la question des relations entre ces trois pôles que sont les chercheurs les archivistes et, pour ce qui nous intéresse dans le projet, les personnes qui s'engagent enfin les militantes et militants, et de voir comment les trois ont été amenés à travailler ensemble puisque le projet part du XIXe siècle jusqu'à nos jours et ce qui est... donc on collabore ensemble, au fil des changements, non seulement des formes d'engagement politique mais aussi évidemment face aux évolutions du métier d'archiviste et des outils mis à disposition des chercheurs. Et c'est ça qui nous intéresse en fait dans ce projet, c'est d'amener autour de la table notamment des archivistes et aussi des bibliothécaires et documentalistes puisque nos partenaires dans ce projet c'est par exemple la Contemporaine en France qui, comme on le sait, est à la fois une bibliothèque, un centre d'archives, et de les amener à réfléchir justement à une collaboration possible au niveau de la collecte, de la conservation et de la valorisation. Comment vraiment être dans un dialogue constant à ces différentes étapes parce que nous par exemple en histoire évidemment on a affaire aux archives, aux documentations régulièrement mais on ne s'interroge pas toujours obligatoirement de manière systématique à la manière dont ces archives ont été collectées etc. et donc être un petit peu plus, voilà... s'interroger plus sur l'envers du décor de part et d'autre ce serait... cela se fait déjà mais c'est un défi important et surtout pas uniquement dans le cas français par exemple mais de s'intéresser à ce qui se passe dans les pays voisins. S'interroger aussi sur l'évolution du métier de documentaliste,

d'archiviste justement. Est-ce qu'il y a des réglementations qui se mettent en place à l'échelle européenne, est-ce qu'il y a une tendance à réfléchir un petit peu à cette échelle-là et pas uniquement à l'échelle nationale ? Pour le cas des archives, on sait que concrètement, des archives, surtout des archives militantes peuvent circuler. Par exemple sur l'histoire du féminisme, il y a des mouvements féministes qui vont circuler donc il y a des archives qui peuvent être présentes en Italie, en Suisse, en France sur un même mouvement féministe et donc comment travailler ensemble, comment réfléchir ensemble à la collecte, à la valorisation de ces fonds d'archives qui se répondent en fait les uns les autres. Donc cela, ça pose des questions de chercheurs mais aussi de, très techniques, très concrètes aussi de collectes. Comment réaliser la collecte et puis aussi voilà, est-ce qu'on met à disposition les informations, à quelle échelle, de quelle manière ,etc. Donc il y a pas mal d'enjeux qui se posent et nous avons plus de questions pour le moment que de réponses et comme on a travaillé sur ce projet notamment ensemble, Karine et puis Maximilien, pour réfléchir justement à la faisabilité de cette collaboration entre ces différents métiers.

Maximilien Petit - [00:32:05] : Moi j'ai tendance à penser que si vous placez un documentaliste, un archiviste, un conservateur, un chercheur dans une même pièce, vous leur demandez de décrire un document d'archives, il n'y en a pas un qui utilisera, pas un seul qui utilisera la même norme donc c'est un énorme défi.

Karine Pellerin - [00:32:22] : Après il n'y a pas que la description. Caroline en écoutant ce que tu nous disais, justement je pensais aussi à la partie en fait... tous les outils qui sont mis à disposition pour pouvoir accéder, déposer, à toute cette documentation et à l'échelle européenne par exemple on a notamment un organisme qui s'appelle EOSC et qui va proposer divers services autour des données de la recherche justement pour tous les projets européens. Et du coup on travaille ensemble sur le montage de ce projet et aussi plus tard dans la réalisation d'un plan de gestion de données. On pourra peut-être voir ensemble, à utiliser ce service, voir ce qui est proposé et puis avancer ensemble parce que c'est... Effectivement on n'est pas formé du coup à ce type d'organismes, d'outils, de services et on découvre en même temps qu'on accompagne un projet parce qu'il n'y a pas de formation spécifique et nous le bibliothécaire on se forme à divers endroits sur ces questions avec, pareil, nos collègues. Mais du coup toutes ces questions à l'échelle européenne par exemple seront possibles avec des services adaptés et on pourra voir ensemble ce qu'on pourra faire mais on converge aussi parce qu'on commence à avoir des documents uniques. Je reviens sur le plan de gestion de données : à l'heure actuelle il ressort un plan de gestion structuré donc c'est un modèle, le modèle science Europe structuré, actionnable par la machine et en fait c'est un modèle qui... vous allez enregistrer le numéro du projet, on va voir le résumé, les auteurs, on va voir différentes métadonnées sur le projet déjà. Ensuite quand tu vas faire une recherche sur le vocabulaire, les schémas de métadonnées à utiliser, tu vas avoir des suggestions alors qu'avant on se

retrouvait face aux documents et c'était au chercheur, au bibliothécaire de dire « bon alors, quel vocabulaire j'utilise, quel standard, quelle licence » alors que là tu auras des choix et du coup on converge quand même vers des outils communs qui permettra de tout restructurer de manière homogène et ça c'est intéressant, c'est un travail qu'on va faire, j'espère, ensemble.

Caroline Moine - [00:34:48] : justement moi je trouve ça à la fois un peu effrayant ce genre de projet parce que justement il y a beaucoup de nouveautés et en même temps moi je trouve ça génial parce qu'on apprend. Je crois que tout le monde va apprendre.

Karine Pellerin - [00:35:02] : tout à fait parce que nous aussi en tant que bibliothécaire, le côté recherche reste aussi effrayant pour nous quelque part donc moi je trouve cette collaboration intéressante et pour moi professionnellement c'est ce qui est très enrichissant et même si parfois je me sens pas toujours légitime j'ai toujours la satisfaction d'avoir rendu service parce que je me suis démenée à trouver les services, à trouver les solutions, à trouver les documents, les endroits où déposer et du coup j'ai l'impression d'avoir aidé le chercheur et je me sens utile à ce moment-là et c'est ce que j'aime le plus dans mon métier.

Caroline Moine - [00:35:39] : oui, l'importance de travailler collectivement en fait, en équipe, et de sortir un peu de sa propre bulle. Pas simplement de la discipline mais du métier. Et pour rebondir sur ce que tu disais, Maximilien, donc mettre autour d'une même table justement un militant qui va amener ses propres archives de son engagement à une archiviste ou une chercheuse autour d'une table. Chacun va avoir sa lecture, c'est vrai, et justement c'est ça qui est intéressant et quand tu places ça en plus avec des partenaires allemands, italiens, etc. la difficulté va être autre parce que là déjà on voit dans les réunions préparatoires. Voilà un archiviste en France n'a pas les mêmes pratiques qu'un archiviste à Amsterdam ou à Bône mais ce qui est intéressant c'est que tous, jusqu'à présent en tout cas, ont envie de poursuivre le dialogue et de mieux connaître ce que font les autres donc même si au final peut-être on n'aboutira pas à une même pratique mais au moins on connaîtra mieux ce qui se fait de l'autre côté de la frontière et obligatoirement ça a des retombées positives aussi sur sa propre pratique parce qu'on se dit bon à la fois c'est pas si mal ce qu'on fait en France ou bien évidemment les limites de telle ou telle pratique. Et voilà même si on n'a pas encore une fois une réponse au bout de ces 4 ans à toutes ces questions posées je pense que tous ceux qui auront participé auront une autre manière de regarder justement les archives, les données et auront fait un petit pas de côté qui pourra être profitable à leur propre pratique.

Maximilien Petit - [00:37:29] : du coup si je comprends bien, l'idée c'est plutôt de donner à voir plutôt que d'uniformiser ?

Caroline Moine - [00:37:36] : Oui, oui. Parce que cette uniformisation n'est pas souhaitable. Mais rendre possible en fait un dialogue, une discussion et tout dialogue n'est possible que si

voilà on accepte d'aller voir ailleurs, d'essayer de comprendre quelque chose qui est totalement nouveau et de se remettre un petit peu en question mais sans viser du tout, non, de tout unifier, c'est juste de mettre en contact, en relation, les uns les autres.

Maximilien Petit - [00:38:08] : c'est une démarche intéressante parce que, comment dire... sur tout un tas de questions en SHS, pas seulement en SHS, on aura plutôt tendance à pousser vers des consortiums par exemple des consortiums qui vont parfois, c'est pas tout le temps le cas, chercher à uniformiser, à donner une méthode bien précise pour traiter tel ou tel objet de recherche, etc.

Augusto Britto - [00:38:35] : Et si on pense à la fin des projets, en admettant qu'il puisse y avoir une fin. Quand on achève un projet scientifique, est-ce que l'on regarde en arrière ? Donc en pensant aux résultats. Est-ce que l'on observe par exemple ce qui était prévu en amont et est-ce qu'on mesure l'écart qui existe entre le plan, le projet, les livrables et la réalité du terrain ? Qu'est-ce que vous en pensez ?

Caroline Moine - [00:39:03] : C'est vrai que la question se pose : quand est-ce qu'un projet se termine ? je dirais, quand est-ce que le financement d'un projet se termine ? Ce serait déjà peut-être une étape pour laquelle à ce moment-là on est obligé de faire un peu le bilan. Parce qu'on a nous aussi, pareil, des contraintes, on nous demande un rapport, etc. Mais c'est vrai que c'est... là on retombe sur cette idée de... il faut, la recherche doit tout de suite être mesurable, identifiable avec des résultats. Et c'est pas toujours facile de répondre de cette manière en fait, à ce qu'a produit des années de recherche. Donc on peut dresser un bilan mais ça va pas obligatoirement correspondre aux cases demandées. Et surtout voilà, pas uniquement, mais surtout en SHS parce qu'aussi par exemple un projet collectif sur plusieurs années, on a des livrables pour reprendre les termes des financeurs, on a des milestones, on a plein de choses comme ça mais en même temps il y a tout ce qui s'est passé, de contact, d'échange humain et qui font aussi progresser notre manière de travailler, notre connaissance, nos connaissances, etc. Et voilà et donc là, on peut pas, le bilan est plus... est réel mais ne peut pas être rendu, exprimé de la même manière que ce qui est souvent demandé.

Maximilien Petit - [00:40:37] : d'un point de vue institutionnel quand même... par exemple si je pense aux plans de gestion de données, les institutions te « forcent » alors peut-être pas à regarder en arrière mais à te reposer les questions. Quand on te demande un plan de gestion de données en début de projet, on t'en demande un en milieu de projet, un en fin de projet et ensuite un rapport d'évaluation, ça te force au moins à regarder en arrière d'une manière ou d'une autre.

Caroline Moine - [00:41:03] : cette question des rendus, des plans de gestion de données de suivi au fil du projet en fait c'est là qu'on retrouve la question du rythme. Du rythme qui est demandé par, ici, donc, par le financeur Horizon Europe. Et en même temps notre

rythme à nous dans le processus de travail, d'enquête, etc. Il faut s'adapter à ce rythme-là et ça ne se fait pas obligatoirement de manière très naturelle.

Maximilien Petit - [00:41:41] : Oui, d'autant plus, je suppose pour la recherche, que ce soit science humaine et sociale ou d'autres disciplines. On peut écrire dans un dossier qu'on prévoit de faire ceci et de faire cela mais finalement si t'as pas fait ceci cela mais t'as fait autre chose et puis que c'était bien quand même. Est-ce que l'institution sera contente si tu dis « bon j'ai pas fait ça mais j'ai fait si » pourtant c'est enrichissant aussi de pas faire ça mais de faire si.

Caroline Moine - [00:42:07] : oui c'est tout ce qui est voilà... les chemins de traverse. Quitter la route principale et comment pouvoir rendre compte de cela et comment le valoriser et ne pas considérer ça comme du temps perdu ? Voilà c'est un petit peu la question un peu du rapport de force entre nous et ceux et celles qui nous financent.

Augusto Britto - [00:42:34] : alors, l'apprentissage par la recherche est évoqué souvent. J'aimerais bien savoir de toi Caroline : qu'est-ce ça veut dire concrètement ? Donc quand on pense à l'investissement pédagogique, de quelle manière l'historienne, l'historien impliquent les étudiants sur toutes ces questions ?

Caroline Moine - [00:42:59] : il paraît assez important d'avoir toujours... de garder ça en tête comme chercheuse, cette dimension justement de la formation par et dans la recherche. Alors au laboratoire et ici en histoire pour revenir un peu à ce que je connais mieux. On a cette habitude de créer des lieux, des moments, des espaces où on puisse justement faire ce travail d'apprentissage par la recherche. Alors ça se fait déjà un peu en troisième année de licence avec des cours d'initiation à la recherche pour préparer justement aux années de master 1, master 2 recherche. Et concrètement ces dernières années est apparu un nouveau TD au sein de notre master en Histoire Culturelle et Sociale qui s'intitule « technique de la recherche » et qui est justement axé sur l'utilisation... comment travailler dans les archives, avec les archives. C'est sur un semestre en M1, un semestre en M2 et les deux dernières années en fait. Augusto tu pourras peut-être aussi en dire plus, il y a eu un petit projet qui a été mené où l'idée justement c'était d'amener le petit groupe d'étudiants en M1 de l'année dernière de travailler ensemble donc collectivement ce qui est déjà aussi pas toujours évident pour tout le monde. Et de travailler collectivement sur un même fonds d'archives et là il s'agissait d'une malle de livres qui avait été envoyé en 1947 des États-Unis de Bridgeport vers Versailles à la bibliothèque de L'Heure joyeuse de Versailles. Et ce petit groupe d'étudiants dont tu fais partie Augusto donc... vous, étudiants, vous avez travaillé sur deux semestres sur ce fonds et avec une approche quantitative, qualitative où vous avez tenté de retracer l'histoire de cette malle. Qui l'a envoyée ? Comment elle est arrivée à Versailles ? Qu'est-ce qu'elle est devenue ensuite ? et je trouve que c'était une

expérience intéressante parce que tous vous travaillez dans le cadre de votre mémoire de recherche de master sur des sujets différents donc ça vous mettait un petit peu voilà... selon l'expression vous sortiez de votre zone de confort et vous étiez amenés à travailler collectivement et à découvrir un fonds ensemble, à savoir quelle méthode appliquer et puis après quelle valorisation ? ça donne lieu à une petite exposition maintenant à la bibliothèque de L'Heure joyeuse de Versailles et ce qui est intéressant c'est de voir justement un peu tout le processus en fait. La découverte d'un fonds d'archive, comment l'étudier, comment l'analyser et puis ensuite comment le valoriser et en dehors même du cadre universitaire et je pense que c'est une expérience qui, aussi bien pour les étudiants d'ailleurs, que pour moi, encadrante, qui était extrêmement intéressante de mener cette petite aventure collective et qui montre aussi comment chacun et chacune on réagit différemment. On a notre rythme justement pour s'approprier telle ou telle archive et je crois que c'est aussi un point important encore une fois, cette diversité, accepter de voir que quelqu'un est plus lent, plus rapide et plus à l'aise sur tel ou tel aspect de la recherche et accepter ces différences et montrer que tout cela fonctionne et qu'on arrive à un projet collectif jusqu'au bout et je pense que c'est extrêmement formateur et tout le monde, moi comme le groupe d'étudiants, je pense, j'ai beaucoup apprécié cette expérience où on avait vraiment recherche et formation dans un même temps en fait.

Augusto Britto - [00:47:15] : Oui en effet l'expérience a été très enrichissante et je sens que j'ai appris personnellement, j'ai appris beaucoup avec mes collègues aussi en voyant comment ils travaillaient et aussi avec tes interventions par rapport à notre recherche et comment quelques détails que tu as mentionné qui m'ont ouvert ma tête par rapport à ce qu'on recherchait. Et sur cette question j'aimerais bien poser, que tu puisses parler un peu du côté pédagogique. Dans quelle mesure l'historien, le chercheur intervient dans cette recherche qui est menée par les étudiants ? Ou au contraire tu laisses plutôt qu'ils découvrent seuls par rapport à la recherche qu'ils sont en train de mener ?

Caroline Moine - [00:48:07] : En fait ça dépend un peu de ce qu'on... quel est le but en fait de ce travail ? Si moi je me lance par exemple dans ce projet en me disant voilà, moi j'ai envie qu'il y ait ça à la fin, et dans ce cas je serais sans doute plus directive. Là quand j'ai commencé j'ai découvert cette malle un peu par hasard et je me suis dit « c'est chouette, c'est intéressant » mais je ne savais pas du tout ce qu'on pourrait vraiment en faire. C'était un peu un pari et je me suis dit que ce serait plus intéressant de voir justement comment vous, votre petit groupe, vous alliez vous débrouiller ou non et qu'est-ce qui allait en ressortir de cette petite collaboration et ce travail de recherche. Et je pense qu'on a par exemple pris beaucoup de temps pour trier les livres, pour faire un peu une sélection d'un échantillonnage, etc. Mais j'ai pas voulu accélérer ça parce que justement je pense que ces difficultés ou ce temps, ces différences justement de temporalité dans un projet de recherche, je pense que c'était précieux aussi que vous vous en rendiez compte et que voilà que ça patine sur certains aspects, etc.

Peu importe je pense que c'est vraiment justement, c'est l'idée de ce genre de projet de recherche, cette dimension pédagogique c'est que vous appreniez pas mal par vous-même. On avait de la chance d'être accueillie dans cette bibliothèque de L'Heure joyeuse avec la directrice madame Charbonnier qui a été super, très accueillante avec l'équipe donc ça aide aussi évidemment de se permettre justement de prendre du temps et de tâter à droite à gauche avant de savoir où on va. Donc je pense que si l'idée c'est pas juste d'aller voilà voilà je veux qu'il y ait un truc parfait à la fin bon là c'est plutôt voilà qu'est-ce qu'il va ressortir de cette collaboration ? Et c'est plutôt dans cet esprit là que je me suis lancée dans ce travail et je pense que vous pouvez être content de ce que vous avez fait en plus.

Augusto Britto - [00:50:04] : Oui, oui, bien sûr.

Maximilien Petit - [00:50:06] : Karine, si ma mémoire est bonne, une des premières collaborations qui était faite avec toi c'était dans le cadre de formations doctorales et moi ce qui m'avait frappé en particulier c'était, comment dire, ce côté très sérieux dans le cadre des préparations, ce travail qui est absolument colossal d'un point de vue pédagogique. Je dis « tiens on est en bibliothèque, on est en laboratoire, on travaille de façon collective et on est même pédagogue, extrêmement pédagogue, et c'est un travail qui est fait chaque année, qui est très ambitieux. C'est-à-dire qu'on remet à chaque fois au goût du jour tout ce qui a été préparé les autres années, ce qui parfois peut être dévorant, ça demande beaucoup d'investissement. Et on parlait tout à l'heure de légitimité, est-ce que tu peux nous parler un petit peu de ce cadre-là, de tout ce travail qui est fait dans les SCD par rapport aux formations doctorales et est-ce que tu peux nous dire s'il y a des points de rencontre, des points de convergence avec effectivement les enseignants-chercheurs qui, pour le coup, c'est la moitié de leur métier d'enseigner. Est-ce qu'il y a des collaborations qui se font à ce niveau-là (ou pas), quel est ton ressenti ?

Karine Pellerin - [00:51:33] : Alors c'est bien d'avoir parlé de travail colossal parce qu'effectivement on a souvent échangé sur la question ensemble et quand on voit une formation on voit avant tout un PowerPoint qui va durer tant d'heures avec des exercices mais on se dit bon voilà au bout de trois heures, comme si c'était un travail de trois heures. Sauf que derrière il y a toute une préparation en amont qui est invisible sur des questions souvent complexes, niveau doctorat, même pour nous les bibliothécaires on n'a pas tous un niveau doctorat et du coup ça demande une certaine rigueur, un certain professionnalisme. Enfin, ça fait appel à beaucoup de connaissances ou même d'apprentissage pour pouvoir monter une telle formation et on s'en rend pas toujours compte avec toute cette question, effectivement, toujours la même, qui est sur la légitimité. Effectivement, est-ce qu'on est légitime à donner une formation à des doctorants donc ne serait-ce que, par rapport à moi, quand j'en parle à l'extérieur dans mon entourage. Bah tout de suite ils sont quand même étonnés par rapport au parcours que j'ai, que j'arrive à ce niveau-là et en même temps ce sont souvent des champs

de compétences dans lesquels je travaille au quotidien et où j'ai mon mot à dire et ça me permet aussi pour moi de progresser, de structurer, d'avancer et ainsi de suite. Du coup c'est gagnant gagnant, c'est intéressant mais quand on se lance les premières fois on se demande toujours, est-ce que c'est vraiment ma place, voilà, ça met un certain niveau, c'est pas du tout la même chose quand on travaille avec des étudiants de premier cycle ou master, là du coup ça monte d'un cran et se pose la question effectivement de la légitimité. Même au niveau de nos formations initiales donc c'est bien de le souligner avec tout ce travail-là. Est-ce qu'on a l'impression en fait, est-ce qu'on a l'impression que ce travail se voit vraiment auprès des enseignants-chercheurs, auprès des institutions ? (..) En tant que formateur, on sait pas vraiment en fait. J'avoue qu'on sait pas, on sait pas si vraiment ce travail, il ressort quelque part, il est réutilisé, il est repris, il est utile ensuite par la suite. Il nous manque cet aspect-là de la suite. Nous on a livré une formation et après qu'est-ce qu'on en fait ? Mis à part des points gagnés donc ça c'est une bonne question mais la réponse, je l'ai pas. Travailler sur ces questions avec les enseignants-chercheurs, ça m'est pas vraiment arrivé. Je ne répondrais pas pour les autres collègues mais pour moi ça m'est pas arrivé. En revanche ce qui m'est déjà arrivé c'est intégrer des parties de ces formations doctorales dans des formations qu'on a conçues spécifiquement pour des chercheurs justement pour préparer un projet ERC, Horizon Europe justement, c'est déjà arrivé avec toujours ces mêmes questions de jusqu'où on va ? de légitimité, jusqu'où on va, qu'est-ce qu'on peut apporter aux chercheurs et ainsi de suite. Donc voilà, est-ce qu'il y a un point de rencontre pédagogique entre les bibliothécaires et les enseignants-chercheurs par rapport à ça, je ne saurais répondre vraiment mis à part que pour l'instant je pense qu'il y a encore beaucoup de choses à faire et ça peut être intéressant et permettrait à tous de monter en compétence sur tous ces sujets.